

Comment 5.000 Arméniens furent sauvés par les marins français

UN MILLION D'ARMÉNIENS MASSACRÉS PAR LES TURCS. — SUR LE MONT MOUSSA. — COMBATS HÉROÏQUES CONTRE LES BACHIBOUZOUKS. — DES CROISSEURS LIBÉRATEURS

(De notre rédaction parisienne)

Paris, le 6 octobre 1915.

Un communiqué officiel du ministère de la Marine, annonçait récemment que 5.000 Arméniens, échappés aux massacres turcs, dans la région d'Antioche, avaient pu être sauvés par l'escadre française de la Méditerranée.

Notre excellent confrère, M. Giovanidès, du journal « Arev », d'Alexandrie, a bien voulu nous donner à ce sujet les détails suivants :

« Nul n'ignore que les Turcs, profitant de la guerre procèdent actuellement avec une férocité inouïe à l'extermination totale et méthodique des Arméniens.

« Un certain nombre de ces derniers sont massacrés sur place et le reste, composé surtout de vieillards, de femmes et d'enfants, est déporté en masse bien loin de l'Arménie, dans les déserts de la Mésopotamie, où les attend une mort lente et certaine.

« Dans l'espace de ces quelques derniers mois, les Turcs sont parvenus à faire périr de la sorte plus d'un million d'Arméniens.

« Les cinq mille Arméniens, qui, grâce aux marins français ont pu échapper à une mort certaine sont des paysans de environs d'Antioche, en majorité des femmes, des enfants et des vieillards.

« Le gouvernement turc qui déjà, dès le début de la guerre, les avait pressurés et fortement rançonnés, leur donnait enfin il y a deux mois l'ordre de vendre tous leurs biens et se tenir prêts, dans un délai de sept jours, à être évacués en masse vers une région lointaine.

« Mais l'évêque des Arméniens de la localité était au courant des massacres et des violences subis en cours de route par les populations arméniennes évacuées des autres villes et il prévoyait bien l'horrible fin qui attendait les siens, s'ils se soumettaient aux ordres du gouvernement turc.

« L'évêque adjura donc ses ouailles de se réfugier sur le mont Moussa, qui domine la mer, près d'Antioche. Et les cinq mille Arméniens se réfugièrent sur la montagne.

« Ils n'avaient en tout que 150 fusils Martini et quelques fusils de chasse. Avec si peu d'armes, 500 à 600 jeunes gens prirent la défense des réfugiés et tinrent tête, durant cinquante-cinq jours à plus de 3.500 réguliers et bachibouzouks turcs, ne perdant en tout qu'une vingtaine des leurs, tandis que les Turcs avaient eu plus de 1.000 hommes hors de combat.

« Mais bientôt les vivres et les munitions viennent à manquer et les Arméniens, faisant un effort désespéré, envoient un des leurs à Chypre chercher du secours auprès des Alliés. C'est à ce moment que trois navires de guerre français sont aperçus, croisant au large d'Alexandrette.

« Du sommet de la montagne, les Arméniens agitent un énorme drapeau blanc, improvisé avec une croix rouge au milieu.

« Les navires français ont aperçu le signal et quand ils comprennent que ceux qui les appellent sont des Arméniens en détresse, ils n'hésitent pas un instant. Deux des navires bombardent les positions turques, tandis que le troisième s'approchait de la terre.

« Pendant ce temps, les combattants arméniens tiennent en respect l'ennemi et forment de leur corps, une double haie à l'abri de laquelle s'écoule en sécurité la lamentable théorie des femmes, des enfants et des vieillards qui sont recueillis sur le rivage par les canots français et transportés sur les navires. Les derniers combattants s'embarquent à leur tour.

« Tous ces Arméniens sont actuellement sains et saufs à Port-Saïd. Ils bénissent la France qui le a sauvés et les Anglais qui leur ont fait un accueil chaleureux.

« Les marins français admirent le courage de ces réfugiés qui, disent-ils, sont pleins de bravoure et se sont conduits comme des lions.

« L'hospitalité la plus touchante leur a

été faite sur les navires français. De coup de marins se sont privés de nourriture pour faire manger les réfugiés mourant de faim.

« Les Arméniens sont pleins de gratitude pour les procédés humanitaires et chevaleresques des marins français. Il y a eu des scènes très émouvantes quand les réfugiés sont montés à bord. Ils se jetaient au cou des marins et les embrassaient avec gratitude. Ils embrassaient aussi les canons français qui venaient de les sauver. Les marins pleuraient.

« Je n'ai jamais pleuré de ma vie, dit un officier du bord, mais devant cette scène émouvante, je n'ai pu retenir mes larmes. »

Jean SARRIL.